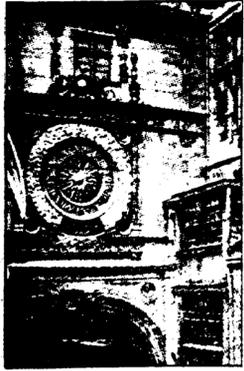


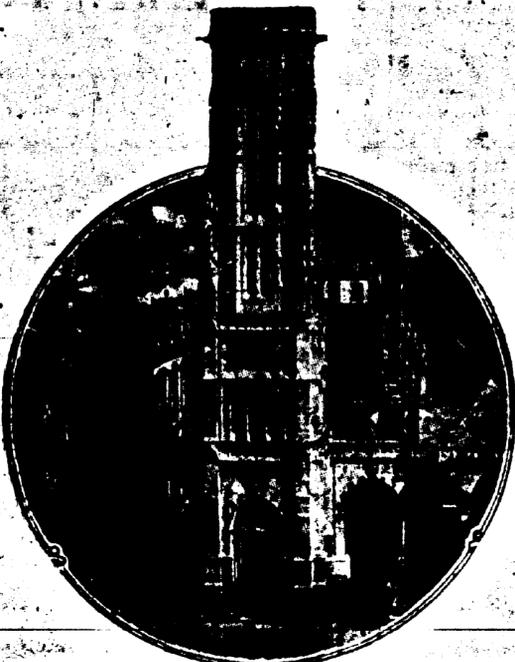
Les Cadrons de l'Histoire.



La Grosse-Horloge de Rouen, qui sonna l'heure du supplice de Jeanne d'Arc.

Il n'est rien de plus impressionnant et de plus mystérieux que le cadran d'une horloge. Autour de ce cercle étroit, marqué de douze immuables étapes, les aiguilles marchent incessamment, d'un même mouvement méthodique et impitoyable vers l'avenir que nul ne connaît, que nul se peut prévoir. Une à une elles dévoilent les minutes que nous vivons. Chacun de leurs mouvements est un peu de nous-mêmes, un peu de nos espoirs, de nos bonheurs, de nos tristesses et de nos fautes qui s'évaporent en fumée; un peu de ce temps précieux que nous regrettons peut-être d'avoir mal employé, juste au moment où la petite main de fer nous annonce qu'il n'existe plus. C'est aussi un peu de plus vers le redoutable inconnu. Que nous réserve le petit espace d'air blanc, emprisonné entre deux traits noirs, pendant le délai qui mettra l'aiguille à le parcourir? Avez-vous jamais songé à cela? Avez-vous jamais écouté, dans le silence de la nuit, l'hallucinant tic-tac d'un balancier, dont le rythme prend par instant des intonations de voix de l'autre côté et semble nous dire: "Fin! Fin!" ou bien "De-main! De-main!" Toute la désespérance du passé qui s'enfuit et toute l'appéhension de l'avenir incertain qui s'avance!

De cette accumulation de minutes mortes et de minutes qui vont naître est faite l'Histoire. Et certes les cadrans de nos monuments sont les témoins muets, les témoins qui gardent l'inviolable secret de tant de choses, de tant de faits et de tant d'événements qui se sont précipités les uns sur les autres, dans le tourbillonnement fou de la vie, pour disparaître pile-mêlée dans le gouffre du néant et ne laisser flotter au-dessus d'eux que cette impalpable vapeur qu'est le souvenir. Les cadrans ont vu germer, croître et disparaître des générations, dont les yeux leur demandaient parfois le temps qui leur restait à vivre. Ils ont vu des heures de joie, des heures de trouble, des heures de tristesse, des heures de fatalité; et tous peuvent revendiquer l'étrange devise inscrite autour du cadran de la cathédrale de Burgos: "todas hierren la postera mata." Toutes blessent, la dernière tue!



L'Horloge de Saint-Germain-Auxerrois qui donna le signal de la Saint-Barthélemy.

Voici, par exemple l'horloge de la tour de Rouen. Quelle contribution apporterait-elle pas à l'Histoire, si elle pouvait raconter, heure par heure, les jours sombres de la domination anglaise sur ce coin de France. Elle a marqué le triomphe de Henri V, les dernières minutes de la sublime Jeanne, la délivrance du territoire! Son cadran est sol-

itaire des tournées les plus sombres de la France dans son effort vers l'unité nationale. Puis c'est l'horloge du Palais de Justice de Paris, construite en 1370 par de Vio, restaurée par Henri III, remise en état de nos jours. Celle-là a disparu, à certaines époques de la tour carrée aux pierres grises qui fut le premier palais de nos rois; mais son symbole y subsistait toujours. Et elle a assisté à toutes les grandes journées, à toutes les émeutes, à tous les troubles, à toutes les révolutions qui ont marqué le développement de l'antique Cité. Elle a vu quatre fois les flammes détruire les constructions qui l'avoisinaient; elle a sonné l'aube et la fin de bien des régimes et l'heure de grands procès qui ont eu une répercussion plus ou

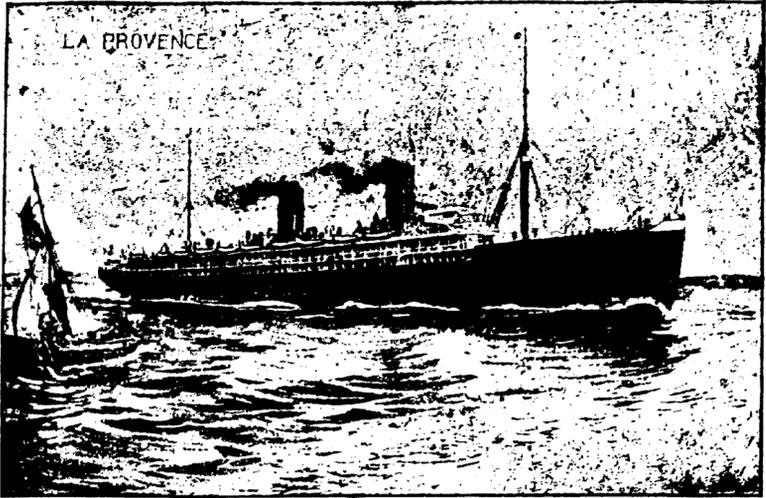


L'horloge de l'Abbaye de Saint-Denis, qui sonna toutes les gloires et tous les deuils de la monarchie française.

moins directe sur la vie nationale. Et que dire de Saint-Germain-Auxerrois dont le cadran, dissimulé dans la dentelle architecturale de la tour placée à côté de l'église, sonna la naissance, le baptême, le mariage et les funérailles de tant de Princes et de Rois de France? Lui aussi nous souvient tragique, celle du 25 août 1570, jour de la Saint-Barthélemy, qui vit la plus sanglante explosion des discordes civiles et religieuses qu'un pays ait jamais enregistrées. Saint-Germain-Auxerrois, avec son aspect vété-

tant l'empreinte de sère simplicité de l'époque, il semble avoir conservé un peu de la majesté du siècle qui le vit naître, à travers la mélancolie des siècles qui lui ont succédé. Plus heureux que beaucoup d'autres cadrans, celui-ci ne sonna que des heures merveilleuses, les heures du plus beau règne de la France. Si les années du Roi-Soleil furent attristées par les deuils inséparables de toute longue existence, ces deuils eux-mêmes eurent leur grandeur et furent comme l'apothéose sacrée de soixante-douze ans de splendeur. Le musée de Versailles possède aussi la pendule de l'illustre Caffieri, chef d'œuvre du temps par sa grâce luxueuse et enjouée. Elle fut longtemps dans les appartements de Louis XV, puis dans ceux de Marie-Antoinette. En même temps que ses aiguilles marchaient, de leur marche inexorable, vers les terribles jours de la Révolution, le verre fragile du

globe qui la surmonte refléta en teintes irrisées le sourire et les parures de la Reine et des princesses, la richesse des habits de cour, la joliesse des perruques poudrées et des robes à paniers, les révérences des gentilshommes, les doux horizons de Trianon, les nuagés qui couraient sur le ciel bleu, et peut-être la rude bestialité des tricornes et des sans-culottes aux journées d'octobre 1789. Passons. Voici, à côté, l'horloge de Saint-Denis qui sonna toutes les heures de la monarchie française, depuis son aube jusqu'à son agonie et à sa mort; qui marqua la minute suprême où la dépouille des rois descendit dans la terre, et celle où la fureur profane des révolutionnaires se retira les cadres pour les disperser au vent. Saint-Denis, reliquaire de la royauté nationale, qui enveloppe ses tombes de la protection de ses ombres sacrées, et dont l'horloge semble laisser tomber une pluie d'étoiles lorsqu'elle sonne ses heures sans objet. Après Saint-Denis, nous retrouvons sur une cheminée du palais de Fontainebleau, une toute petite pendule qui, elle aussi, marque un des drames les plus poignants de l'histoire. Elle était alors — elle est encore — dans le cabinet de travail de Napoléon; et c'est après l'avoir consultée que Napoléon, vaincu, pressé de toutes parts, sollicité d'en finir par les commis saires des puissances, signa, en 1814, la fameuse abdication qui devait le conduire à l'île d'Elbe — et de là à Waterloo et à Sainte-Hélène. Il serait injuste de terminer cette brève nomenclature de cadrans célèbres sans parler de celui de Strasbourg. Cette horloge qui pourrait passer pour la huitième merveille du monde, a eu le triste privilège de donner bien des heures de deuil en 1815 et en 1871. C'est au son de son timbre que l'Alsace s'est détachée de la France. Peut-être le destin voudra-t-il lui donner, compensation bien méritée, de sonner l'heure de la revanche. L'horloge de la cathédrale de Strasbourg est célèbre dans le monde entier par son merveilleux mécanisme et par la multiplicité de ses mouvements. Elle a donné lieu à de nombreuses légendes, qui ne peuvent malheureusement trouver place ici; mais sa célébrité historique dépasse peut-être l'autre. Il ne faut pas regarder les cadrans avec indifférence. Il faut, au contraire, les respecter, les redouter; car ils portent en eux l'irrésistible du passé et l'inextinguible de l'avenir.



LA PROVENCE.

INAUGURATION Des paquebots transatlantiques.

FETE AU HAVRE

Extrait de "l'Abéille" du 3 décembre 1899:

En 1840, un projet de loi d'une haute importance fut présenté par le ministre à la Chambre des Députés. Par ce projet, une ligne de paquebots en correspondance directe avec New York était concédée au Havre. Cette ligne devait être desservie par des navires de 450 chevaux. Le projet de loi fut adopté, mais plus tard le gouvernement concéda ces navires à une compagnie industrielle. La Compagnie commença le service, puis au bout de quelques mois, suspendit ses départs. L'entreprise avait échoué. Après cette impuissance constatée du Gouvernement et de l'industrie en France, des étrangers se concertèrent à reprendre le projet en son œuvre; et si, à l'heure où nous écrivons, le Havre est joint à New York par une ligne transatlantique, c'est à l'industrie américaine que nous sommes redevables de ce résultat.

Mardi dernier, une fête splendide a été donnée au Havre par M. Norton, capitaine du "Franklin", pour inaugurer la belle ligne de communication entre le Havre et New York. Un train spécial du chemin de fer avait été mis à la disposition des invités de Paris, dont le nombre s'élevait à deux cent cinquante environ, et parmi lesquels nous avons remarqué: M. de Lesseps, directeur aux affaires étrangères, délégué par le ministre; Fayer, directeur des postes, Charles Lafitte, Léon Faucher, vice-président de l'Assemblée; Beaugnot et Ancel, représentants du peuple.

Le convoi emportait également M. Rives, ministre des Etats-Unis à Paris; M. Barman, ministre de Suisse, et M. Blaquet, attaché à l'ambassade ottomane.

Au Havre, l'arrivée du "Franklin" avait été accueillie quelque peu anaravante avec un véritable enthousiasme. Tous les habitants comprenaient l'importance que présentait pour le pays, cette entreprise dont on saluait les débuts, et qui avait pour objet de doter enfin la France d'un système si longtemps désiré de communications directes et régulières avec le premier port de l'Union Américaine.

Deux heures après le départ, le convoi était arrivé à Rouen, en trois heures trois quarts, il avait franchi les cinquante-six lieues qui séparent le Havre de Paris.

A bord du "Franklin" tout était en mouvement; les fanfares de la musique résonnait sur le pont se mêlaient aux fanfares de l'artillerie; les officiers américains, le capitaine Norton en tête, faisaient aux invités les honneurs du navire pavé aux couleurs de France et d'Amérique.

On sait avec quel luxe sont décorés les paquebots américains: Salons en bois des îles avec incrustations, escaliers à rampes de cristal, cabines d'une élégance merveilleuse, meubles en soie, des tapis partout, des fleurs dans toutes les coqueures; des glaces, des tableaux, des peintures, tout ce que le luxe a trouvé de plus confortable et de plus luxueux; eh bien, le "Franklin" dépasse en richesse, en splendeur, et en magnificence tous les paquebots d'Angleterre et des Etats-Unis.

La longueur du "Franklin" est de 88 mètres, sa largeur, de 14, et sa profondeur de 9. Il jauge 2,020 tonnes; sa force est de 750 chevaux et il file en moyenne cinq lieues à l'heure.

Après avoir visité les salons, les cabines, tous les adorables détails de ce palais flottant, les invités ont été admis à visiter les énormes chaudières et les gigantesques cylindres qui la vapeur met en mouvement. Au premier étage, les fleurs, l'or, la soie, les recherches les plus délicates de

la vie élégante: ici, l'enfer. Voici trente cyclistes qui vivent au milieu d'une température qui suffoquerait un nègre du Sénégal et qui ennuierait un Parisien.

Quand la visite est achevée, quand chacun a tout vu, tout admiré, on donne le signal du déjeuner. Aussitôt le monde se précipite, ceux-ci dans le grand salon, ceux-là dans des cabines transformées en salles à manger.

Au dessert, les toasts de rigueur. Le premier est porté par le capitaine Norton: "Au président de la République Française!" M. de Lesseps, délégué du ministre des affaires étrangères, répond par un toast: "Au président de l'Union Américaine!" M. Rives, ministre des Etats-Unis, porte un toast: "A l'union des Etats-Unis et de la France!" Après quoi défilent d'autres toasts en l'honneur de l'Assemblée nationale, du Congrès des Etats-Unis, à la ville de Havre et au commerce de New York. Un toast "A l'union internationale!" est également porté par M. le directeur des postes, Amédée Fayer.

M. Expert, négociant, a porté au milieu des applaudissements le toast suivant: "Aux deux nations!" "Je ne m'abuse point ici: sous les couleurs américaines, sur ce magnifique navire, chef-d'œuvre de génie commercial d'un grand peuple, le cœur respire, la pensée s'exprime à l'aise, car je suis sur la terre des Etats-Unis, terre hospitalière et libérale, où le citoyen esclavé de ses devoirs, mais fier de ses droits, demande au travail seul une existence honorée, condamnant Malheur et Babouin, relevant l'homme abattu par un malheur imminent, accueillant les populations trop pressées du vieux continent, terre qui, à l'exemple de Dieu, juste et bon qui a créé, dit à tous ceux qui travaillent: "Mon sol, mon commerce, mon industrie appartiennent à ceux qui labourent, travaillent, font ou forgeront. Je ne repousse de moi rien que l'intrigue, l'impudence et la paresse. Peuple américain, qui en moins d'un demi-siècle, franchit de longues et douloureuses étapes, par lesquelles, ailleurs, l'humanité recule ou progresse, et s'élève au premier rang des nations. Déjà, de son histoire si courte et si pleine, surgissent des exemples, et ces hommes réellement grands, parce qu'ils furent réellement utiles, qui, après avoir servi la patrie sur les champs de bataille, à la tribune dans les conseils, léguaient à leurs successeurs, avec une pure renommée, leur mission féconde et civilisatrice.

" Monsieur le commandant Norton!

" Vous direz à vos concitoyens, que nous sommes heureux de leur prospérité, et fiers d'avoir vu la France, ce pays de générosité, sympathique et contribuer à leur indépendance d'où cette prospérité est née. La France n'a rien à envier aux autres nations. Si quelque temps elle a souffert sur les mers, elle se réveillera à son temps comme un géant et prendra, je l'espère, la place que sa grandeur lui assigne. Si la Providence, dans la large part qu'elle lui a faite de ses dons, a voulu rendre les deux pays tributaires par la différence des profits, c'est pour leur apprendre à s'aimer plus intimement qu'ils ne le font encore par leur humanité et par la similitude de leurs institutions. D'autres vous ont dit mal, mais non plus cordialement que moi, les vœux que nous formons pour le succès de l'entreprise, à laquelle, vous ne sauriez se douter, notre gouvernement prêtait son puissant concours, à laquelle nous avons hâte de prendre part, non comme rivalité, mais pour compléter la ligne que vous allez

desservir et régénérer les liens qui unissent deux grands peuples. "A la prospérité des deux républiques!"

Le sentiment qui a dominé dans cette fête est celui de l'avenir et de la fécondité des relations internationales, c'est le sentiment de confraternité qui va unir plus étroitement la France et l'Amérique du Nord; non seulement, comme l'a si bien dit M. Rives, le commerce et les relations de toute espèce entre la France et les Etats-Unis vont recevoir un accroissement immédiat, mais la France, avec son réseau de chemin de fer rayonnant sur tous les principaux points de ses frontières, deviendra la grande voie de transit du commerce, des correspondances et des communications de presque tout le continent avec le Nouveau-Monde.

Quelques heures après le banquet offert avec tant de bon goût et de magnificence par la Compagnie des paquebots transatlantiques, nous retrouvons sur le boulevard des Italiens des invités à ce repas en mer, qui respiraient la fumée des cigares après avoir humé les brises de l'Océan, et qui se promenaient aussi gaillardement que s'ils n'avaient pas fait cent douze lieues dans la journée.

Ce que rapportent les crimes.

On sait que les deux matelots français récemment à Tonkin, avaient tué un de leurs camarades, Carrel, pour le voler, et que ce crime leur avait rapporté quinze centimes.

Un curieux a dressé une liste de ces crimes crapuleux dont le vol est le mobile et qui ne valent pourtant à leurs auteurs que des sommes insignifiantes.

Exemples: Schemacher — un crime — six francs; Gambat — un crime — sept francs vingt cinq; Melraut — un crime — Lathelin — un crime — chacun cinq francs; Allotte et Billier — un crime — chacun six francs; Coché et Pouly — un crime — deux francs; Deville — un crime — deux francs; Georges, Voty, Franck — un crime — trente sous chacun.

A Camp, Fry et Eviard, Midi, Billot, Soustet, Bernard et Servant, leurs crimes n'ont rien rapporté. Et pourtant, ils ne touchent pas que pour le plaisir — comme Lacaze de La Tour-nelle!

Les Egyptiennes d'autrefois

Savez-vous comment les jolies Egyptiennes de cinquième siècle s'y prenaient pour ne point souffrir de la chaleur au cours de la promenade quotidienne qui constituait l'un des rites de la vie élégante d'alors? Realize Hérodote. Vous y trouverez l'agrément d'une lecture charmante, car celui qui fit pleurer d'admiration le jeune Thucydide excellait dans l'art difficile des peintures précises. Voici donc ce qu'il dit sur nos gentilles Egyptiennes: "Elles faisaient jocher leur litière d'une épaisse couche d'herbes vertes, sur laquelle elles s'étendaient, vêtues d'une simple tunique de lin; ou fermait les rideaux, ou les bécotaient d'eau froide. Elles enroulaient à leur cou et à leurs bras deux ou trois courtes robes vivantes, dressées par des marchands gaulois ou phéniciens, et dans chaque main, elles pressaient une boule de corail, par laquelle elles se rafraîchissaient constamment au-dessous de l'air ambiant. C'est seulement en cet équipage qu'elles consentaient à voyager..."

Qu'en pensez-vous? Elles étaient du vingtième siècle? Mille fois oui, sans doute, cette mode est un peu trop compliquée!